

www.e-rara.ch

Oeuvres Posthumes De Frédéric II, Roi De Prusse

Friedrich

[Basel], 1789

Universitätsbibliothek Basel

Shelf Mark: UBH Ah II 24-35

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-88944>

[Lettre LXXXI - XC]

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

ennemis furieux, et que, faisant changer la situation des affaires, il trouve le moyen de réduire ses adversaires à lui demander la paix humblement.

1743.

J'admirerai tout ce que fera ce grand homme, et personne de tous les souverains de l'Europe ne sera moins jaloux que moi de ses succès.

Mais je n'y pense pas de vous parler politique; c'est précisément présenter à sa maîtresse une coupe de médecine. Je crois que je ferais beaucoup mieux de vous parler poésie, mais ne peut pas qui veut; et lorsque vous m'écrivez des vers et que j'y dois répondre, vous me revenez comme un échançon qui, ayant le talent de boire, porte de grands verres en rasade à un fluet qui tout au plus peut supporter de l'eau.

Adieu, cher *Voltaire*; veuille le ciel vous préserver des insomnies, de la fièvre et des fâcheux!

FÉDÉRIC.

L E T T R E L X X X I.

D E M. D E V O L T A I R E.

C'EST vous qui savez captiver
Mon cœur aux autres rois rebelle;
C'est vous en qui je dois trouver
Une douceur toujours nouvelle:
C'est chez vous qu'il faut achever
Ma vieille histoire universelle,
Dépuceler, enjoliver
Dans vingt chants Jeanne la pucelle,
Et sur-tout à jamais braver
Des dévots l'infame séquelle.

1743.

Je partirai donc, mon adorable maître, pour revenir, dès que j'aurai mis ordre à mes affaires. Je vous parle avec ma franchise ordinaire. J'ai cru m'apercevoir que je vous ferais moins agréable si je venais ici avec d'autres, et je vous avoue qu'appartenant uniquement à votre Majesté, j'aurai l'ame plus à l'aise.

Je n'ambitionne point du tout d'être chargé d'affaires comme *Destouches* et *Prior*, deux poètes qui ont fait deux paix entre la France et l'Angleterre. Vous ferez ce qu'il vous plaira avec tous les rois de ce monde, sans que je m'en mêle; mais je vous conjure instamment de m'écrire un mot que je puisse montrer au roi de France.

Vous lui reprochez, dans la lettre que vous daignâtes m'écrire de Potsdam, qu'il laisse l'empereur dans la dernière misère, et qu'il fait à Maïence des insinuations contre vos intérêts. Depuis cette lettre écrite, votre Majesté a vu que le roi de France a donné des subsides à l'empereur; et vous ne doutez pas, je crois à présent, que ce *Hatzel*, qui a négocié ou plutôt brouillé à Maïence, ne soit un téméraire qui serait puni, si vous le vouliez. Soyez donc un peu plus content; et daignez, je vous en conjure, m'écrire seulement quatre lignes en général.

Je ne demande autre chose sinon que vous êtes satisfait aujourd'hui des dispositions de la France, que personne ne vous a jamais fait un portrait aussi avantageux de son roi, que vous me croyez d'autant plus, que je ne vous ai jamais trompé, et que vous êtes bien résolu à vous lier avec un prince aussi sage et aussi ferme que lui.

Ces mots vagues ne vous engagent à rien, et j'ose

dire qu'ils feront un très-bon effet ; car si on vous a fait des peintures peu honorables du roi de France , je dois vous assurer qu'on vous a peint à lui sous les couleurs les plus noires ; et assurément on n'a rendu justice ni à l'un ni à l'autre. Permettez donc que je profite de cette occasion si naturelle pour rendre l'un à l'autre deux monarques si chers et si estimables ; ils feront de plus le bonheur de ma vie. Je montrerai votre lettre au roi , et je pourrai obtenir la restitution d'une partie de mon bien que le bon cardinal m'a ôté ; je viendrai ici dépenser ce bien que je vous devrai.

1743.

Soyez très-persuadé du bon effet qu'elle fera : je ne serai point suspect , et ce sera le second de mes beaux jours que celui où je pourrai dire au roi tout ce que je pense de votre personne. Pour le premier de mes jours , ce sera celui où je viendrai m'établir à vos pieds , et commencer une nouvelle vie qui ne sera que pour vous.

L E T T R E L X X X I I .

D U R O I .

Le 7 d'octobre.

LA France a passé jusqu'à présent pour l'asile des rois malheureux ; je veux que ma capitale devienne le temple des grands hommes. Venez-y , mon cher *Voltaire*, et dictez tout ce qui peut vous y être agréable. Je veux vous faire plaisir , et pour obliger un homme il faut entrer dans sa façon de penser.

1743. Choisissez appartement ou maison , réglez vous-même ce qu'il vous faut pour l'agrément et le superflu de la vie ; faites votre condition comme il vous la faut pour être heureux , c'est à moi à pourvoir au reste. Vous ferez toujours libre et entièrement maître de votre sort ; je ne prétends vous enchaîner que par l'amitié et le bien-être.

Vous aurez des passe-ports pour des chevaux , et tout ce que vous pourrez demander. Je vous verrai mercredi , et je profiterai des momens qui me restent pour m'éclairer au feu de votre puissant génie. Je vous prie de croire que je ferai toujours le même envers vous. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXXIII.

D E M. D E V O L T A I R E.

A la Haye , ce 28 octobre.

SIRE ,

Vous voyagez toujours comme un aigle , et moi comme une tortue ; mais peut-on aller trop lentement quand on quitte votre Majesté ? J'arrive enfin en Hollande ; la première chose que j'y vois , c'est un papier anglais où votre Anti-Machiavel est cité à côté de Polybe et de Xénophon. On rapporte deux pages de ce livre où vous prouvez de quel avantage sont aux princes les places fortifiées , et on fait voir quelle

était la témérité des alliés de prétendre d'entrer en France. 1743.

Ainsi donc vous êtes cité
 Par les auteurs , comme auteur grave ;
 Comme roi politique et brave ,
 Des rois vous êtes respecté ;
 Chacun vous craint , nul ne vous brave ;
 Le taciturne et froid Batave ,
 Amoureux de sa liberté ,
 Le Russe , né pour être esclave ,
 Ménagent votre Majesté.
 Vous auriez , ma foi , tout dompté
 Sur le Danube et sur la Save ,
 Et le double cou si vanté
 De l'aigle jadis redouté
 Eût été coupé comme rave ;
 Mais vous vous êtes arrêté :
 Maintenant votre main se lave
 Des malheurs du monde agité ;
 Pour comble de félicité ,
 Vous possédez dans votre cave
 De ce tokai dont j'ai tâté :
 Je ne puis plus rimer en ave.

Plus je songe à *il Tito* , à *il forte* , plus je me
 dis que Berlin est ma patrie.

Messieurs Gérard , mes chers amis ,
 Dépêchez , préparez ma chambre ,
 Un pupitre pour mes écrits ,
 Avec quelques flacons remplis
 De ce jus divin de septembre ,

1743.

Non cet ennemi du gosier ,
 Fabriqué de la main profane
 De ce liégeois nommé Lognier ;
 Je l'ai surnommé *piſſat d'âne* ,
 Et je l'ai dit à haute voix ;
 Je le redis , je le condamne
 A n'être bu que par des rois.
 J'aime mieux la ſimple nature
 Du vin qu'on recueille à Bordeaux ;
 Car je préfère la lecture
 D'un écrivain ſage en propos
 A ce frelaté de Voiture ,
 Et plus encore à Marivaux.

LETTRE LXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lille , ce 16 novembre.

EST-IL vrai que dans votre cour
 Vous avez placé cette automne ,
 Dans les meubles de la couronne ,
 La peau de ce fameux tambour
 Que Zifca fit de ſa perſonne ?

La peau d'un grand homme enterré
 D'ordinaire eſt bien peu de choſe ,
 Et , malgré ſon apothéſe ,
 Par les vers il eſt dévoré.

Le .

Le seul Zisca fut préservé
Du destin de la tombe noire ;
Grâce à son tambour conservé ,
Sa peau dure autant que sa gloire.

1743.

C'est un fort assez singulier.
Ah ! chétifs mortels que nous sommes !
Pour sauver la peau des grands hommes ,
Il faut la faire corroyer.

O mon Roi , conservez la vôtre ;
Car le bon Dieu qui vous la fit
Ne saurait vous en faire une autre
Dans laquelle il mit tant d'esprit.

Il n'est pas infiniment respectueux de pousser un grand roi de questions ; mais on en usait ainsi avec *Salomon*, et il faut bien, Sire, que le *Salomon* du Nord s'accoutume à éclairer son monde.

Sa Majesté me permettra donc que j'ose lui demander encore ce que c'est qu'un arc trouvé à Glats ? Votre Majesté me dira peut-être qu'il faut m'adresser à *Jordan* ; mais ce *Jordan*, Sire, est un paresseux, tout aimable qu'il est ; et vous avez plutôt réglé quatre ou cinq provinces, et fait deux cents vers et quatre mille doubles croches, qu'il n'a écrit une lettre.

J'arrive à Lille qui est une ville dans le goût de Berlin, mais où je ne reverrai ni l'opéra ni la copie de *Titus*. Votre Majesté, et la reine mère, et madame la princesse *Ulrique* ne se remplacent point. Je n'ai pas encore l'armée de trois cents mille hommes avec

Corresp. du roi de P... etc.

Tome II. M

1743.

laquelle je devais enlever la princesse , mais en récompense le roi de France en a davantage. On compte actuellement trois cents ving-cinq mille hommes , y compris les invalides : ce sont trois cents mille chiens de chasse qu'on a peine à retenir ; ils jappent , ils crient , ils se débattent , et cassent leurs leffes pour courir sus aux Anglais , et à leurs pesans serviteurs les Hollandais. Toute la nation , en vérité , montre une ardeur incroyable. Heureusement encore votre ami de Strasbourg ne fera plus semblant de commander les armées , et l'empereur , appuyé de votre Majesté et de la France , pourra bientôt donner des opéra à Munich.

Comme j'ai osé faire force questions à votre Majesté , je lui ferai un petit conte , mais c'est en cas qu'elle ne le sache pas déjà.

Il y a quelques mois que madame *Adelaide* , troisième fille du roi mon maître , ayant treize louis d'or dans sa poche , se releva pendant la nuit , s'habilla toute seule , et sortit de sa chambre. Sa gouvernante s'éveilla , lui demanda où elle allait. Elle avoua ingénument qu'elle avait ordonné à un palefrenier de lui tenir deux chevaux prêts pour aller commander l'armée et secourir l'empereur ; mais si elle apprend que votre Majesté s'en mêle , elle dormira tranquillement désormais.

Au moment que j'ai l'honneur d'écrire à votre Majesté , nos troupes sont en marche pour aller prendre le vieux Brisac. A l'égard des troupes de comédiens , j'apprends une singulière anecdote dans cette ville de Lille ; c'est que , tandis qu'elle fut assiégée par le duc de *Marlborough* , on y joua la comédie tous les jours ,

et que les comédiens y gagnèrent cent mille francs. 1743.
 Avouez, Sire, que voilà une nation née pour le plaisir et pour la guerre.

Titus prie toujours votre Majesté pour ce pauvre *Courtis* qui est à Spandau sans nez.

Je suis pour jamais aux pieds de votre humanité, etc.

LETTRE LXXXV.

DU ROI.

A Berlin, le 4 de décembre.

LA peau de ce guerrier fameux
 Qui parut encor redoutable
 Aux Bohêmes, ses envieux,
 Après que le trépas hideux
 Eut envoyé son ame au diable,
 Est ici pour les curieux.

Quand un jour votre ame légère
 Passera sur l'esquif fameux
 Pour aller dans cet hémisphère
 Inventé par les songe-creux,
 Les restes de votre figure,
 Immortels malgré le trépas,
 Donneront de la tablature
 A nos modernes Marfyas.

1743. Oui , la peau de *Zisca* , ou pour mieux dire le tambour de *Zisca* , est une des dépouilles que nous avons emportées de Bohême.

Je suis bien aise que vous foyez arrivé en bonne fanté à Lille ; je craignais toujours les chutes de carrosse.

Vous voilà plus enthousiasmé que jamais de quinze cents galeux de français qui se sont placés sur une île du Rhin , et d'où ils n'ont pas le cœur de sortir. Il faut que vous foyez bien pauvres en grands événemens , puisque vous faites tant de bruit pour ces vétilles : mais trêve de politique.

Je crois que les Hollandais peuvent avoir des pantomimes quand les acteurs viennent des pays étrangers. Ils auront de beaux génies quand vous ferez à la Haye , de fameux ministres lorsque *Carteret* y passera , et des héros lorsque le chemin du roi mon oncle le conduira par des marais pour retourner à son île.

Federicus Voltarium salutat.

ET DE M. DE VOLTAIRE. 181

LETTRE LXXXVI

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, ce 7 janvier.

SIRE,

JE reçois à la fois de quoi faire tourner plus d'une tête ; une ancienne lettre de votre Majesté, datée du 29 de novembre ; deux médailles qui représentent au moins une partie de cette physionomie de roi et d'homme de génie, le portrait de sa Majesté la reine mère, celui de madame la princesse *Ulrique* ; et enfin, pour comble de faveurs, des vers charmans du grand *Frédéric*, qui commencent ainsi :

1744.

*Quitterez-vous bien sûrement
L'empire de Midas, votre ingrate patrie ?*

M. le marquis de *Fénelon* avait tous ces trésors dans sa poche, et ne s'en est défait que le plus tard qu'il a pu. Il a traîné la négociation en longueur, comme s'il avait eu affaire à des hollandais. Enfin me voilà en possession ; j'ai baisé tous les portraits ; madame la princesse *Ulrique* en rougira si elle veut.

Il est fort insolent de baiser sans scrupule
De votre auguste sœur les modestes appas ;
Mais les voir, les tenir, et ne les baiser pas,
Cela serait trop ridicule.

— J'en ai fait autant , Sire , à vos vers dont l'harmonie
 1744 et la vivacité m'ont fait presque autant d'effet que la
 miniature de son Altesse royale. Je disais ;

Quel est cet agréable son ?
 D'où vient cette profusion
 De belles rimes redoublées ?
 Par qui les Muses appelées
 Ont-elles quitté l'Hélicon ?
 Est-ce Bernard , mon compagnon ,
 Qui de fleurs sème les allées
 Des jardins du sacré vallon ?
 Est-ce l'architecte Amphion ,
 Par qui les pierres assemblées
 S'arrangent sous son violon ?
 Est-ce le charmant Arion
 Chantant sur les plaines salées ?
 C'est mon prince où c'est Apollon ,

Au doux son de tant de merveilles ,
 J'entends braire près d'un chardon
 L'animal à longues oreilles
 De qui vous devinez le nom. (1)
 Il nous dit de sa voix pesante :
 N'admirez plus la voix brillante
 De ce roi poète , orateur ;
 Auprès de moi que peut-il être ?
 Il n'est que roi , je suis son maître ;
 Car des rois je suis précepteur.

Oui , tu l'es ; autrefois Achille
 Soumit son enfance docile

(1) Il est probablement ici question de *Boyer*.

A ce singulier animal
 Moitié sage, moitié cheval :
 Mon cher précepteur, c'est dommage ;
 Mais quand le Ciel t'a fabriqué ,
 Il n'acheva pas son ouvrage ;
 Une des moitiés a manqué.

1744.

L E T T R E L X X X V I I .

D U R O I .

Du 7 avril.

.....

ENFIN , malgré que j'en aye , voilà des vers que
 votre Apollon m'arrache. Encore s'il m'inspirait !

Votre Mérope m'a été rendue , et j'ai fait la com-
 mission de l'auteur en distribuant son livre. Je ne
 m'étonne point du succès de cette pièce. Les correc-
 tions que vous y avez faites , la rendent , par la
 sagesse, la conduite , la vraisemblance , et l'intérêt ,
 supérieure à toutes vos autres pièces de théâtre ,
 quoique Mahomet ait plus de force , et Brutus de
 plus beaux vers.

Ma sœur *Ulrique* voit votre rêve (1) accompli en
 partie ; un roi la demande pour épouse ; les vœux de
 toute la nation suédoise sont pour elle. C'est un
 enthousiasme et un fanatisme auquel ma tendre amitié

(1) Voyez la petite pièce de vers : *Souvent un air de vérité*, etc. et
 remarquez par cette lettre combien le roi était éloigné de répondre à ce
 madrigal , par les vers infâmes que les vils détracteurs de M. de Voltaire
 ont osé supposer.

1744. pour elle a été obligée de céder. Elle va dans un pays où ses talens lui feront jouer un grand et beau rôle.

Dites, s'il vous plaît, à *Rothembourg*, si vous le voyez, que ce n'est pas bien à lui de ne me point écrire depuis qu'il est à Paris. Je n'entends non plus parler de lui que s'il était à Pékin. Votre air de Paris est comme la fontaine de Jouvence, et vos voluptés comme les charmes de *Circé*; mais j'espère que *Rothembourg* échappera à la métamorphose.

Adieu, admirable historien, grand poëte, charmant auteur de cette Pucelle, invisible et triste prisonnière de *Circé*; adieu à l'amant de la cuisinière de *Valory*, de madame du *Châtelet* et de ma sœur. Je me recommande à la protection de tous vos talens, et sur-tout de votre goût pour l'étude, dont j'attends mes plus doux et plus agréables amusemens.

FÉDÉRIC.

On démeuble la maison que l'on avait commencé à meubler pour vous à Berlin.

LETTRE LXXXVIII (*)

DU ROI.

A Berlin, le 18 de décembre.

1746. LE marquis de *Paulmy* fera reçu comme le fils d'un ministre français que j'estime, et comme un nourrisson du Parnasse accrédité par *Apollon* même. Je suis bien fâché que le chemin du duc de *Richelieu* ne le

(*) On n'a rien trouvé de 1745, et peu de lettres des années suivantes.

conduise pas par Berlin ; il a la réputation de réunir mieux qu'homme de France les talens de l'esprit et de l'érudition aux charmes et à l'illusion de la politesse. C'est le modèle le plus avantageux à la nation française que son maître ait pu choisir pour cette ambassade ; un homme de tout pays , citoyen de tous les lieux , et qui aura dans tous les siècles les mêmes suffrages que lui accordent Paris , la France , et l'Europe entière.

Je suis accoutumé à me passer de bien des agrémens dans la vie. J'en supporterai plus facilement la privation de la bonne compagnie dont les gazettes nous avaient annoncé la venue.

Tant que vous ne mourrez que par métaphore , je vous laisserai faire. Confessez-vous , faites-vous graisser la physionomie des saintes huiles , recevez à la fois les sept sacremens , si vous le voulez ; peu m'importe : cependant dans votre soi-disante agonie je me garderai bien d'avoir autant de sécurité que les Hollandais en ont eu envers le maréchal de *Saxe*. Certes , vous autres Français , vous êtes étonnans ! Vos héros gagnent des batailles ayant la mort sur les lèvres , et vos poètes font des ouvrages immortels à l'agonie. Que ne ferez-vous pas , si jamais la nature se plaît par un caprice à vous rendre sains et robustes !

Les anecdotes sur la vie privée de *Louis XIV* m'ont fait bien du plaisir , quoique à la vérité je n'y aye pas trouvé des choses nouvelles. Je voudrais que vous n'écrivissiez point la campagne de 44 , et que vous missiez la dernière main au *Siècle de Louis le grand*. Les auteurs contemporains sont accusés par tous les siècles d'être tombés dans les aigreurs de la satire ou

1746

dans la fatuité de la flatterie. S'il y a moyen de vous faire faire un mauvais ouvrage , c'est en vous obligeant à travailler à celui que vous avez entrepris. C'est aux hommes à faire de grandes choses , et à la postérité impartiale à prononcer sur eux et sur leurs actions.

Croyez-moi , achevez la Pucelle. Il vaut mieux déridier le front des honnêtes gens que de faire des gazettes pour des polissons. Un *Hercule* enchaîné et retenu par trop d'entraves , doit perdre sa force et devenir plus flasque que le lâche *Pâris*.

Il semble que le dauphin ne se marie que pour exercer votre génie. Sémiramis fait autant de bruit en Allemagne que la nouvelle dauphine en fait en France. Mettez-moi donc en état de juger ou de l'une ou de l'autre , et de joindre mes suffrages à ceux de Versailles.

Maupertuis se remet de sa maladie. Toute la ville s'intéresse à son sort ; c'est notre Palladium , et la plus belle conquête que j'aye faite de ma vie. Pour vous qui n'êtes qu'un inconstant , un ingrat , un perfide , un ... que ne vous dirais-je pas , si je ne faisais grâce à vous et à tous les Français en faveur de *Louis XV*.

Adieu ; les vêpres de la comédie sonnent. *Barbarin*, *Cochois*, *Hauteville* m'appellent ; je vais les admirer. J'aime la perfection dans tous les métiers , dans tous les arts ; c'est pourquoi je ne saurais refuser mon estime à l'auteur de la *Henriade*.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 24 de janvier.

SIRE,

Je reçois enfin le paquet du 24 novembre ; un mau-
dit courrier qui était chargé de ce paquet enfermé dans 1747.
une boîte envoyée de Paris à madame du Châtelet,
l'avait porté à Strasbourg toujours courant, et ensuite
l'avait laissé dans la ville de Troyes à dix-huit lieues
d'ici.

Tous les amiraux d'Albion
Auraient eu le temps de nous rendre
Les ruines du Cap-breton,
Et nous le temps de les reprendre,
Pendant que cet aimable don
De mon Frédéric-Apollon
A Cirey se faisait attendre.

On revient toujours à ses goûts ; vous refaites des
vers quand vous n'avez plus de batailles à donner.
Je croyais que vous vous étiez mis tout entier à la
prose.

Mais il faut que votre génie,
Que rien n'a jamais limité,
S'élance avec rapidité
Du haut du mont inhabité
Où pâlit la Philosophie
Jusqu'en ce pays enchanté
Où folâtre la Poésie.

1747. Vous donnez sur les oreilles aux Autrichiens et aux Saxons, vous donnez la paix dans la capitale d'un roi ennemi (*), vous approfondissez la métaphysique, vous écrivez les mémoires d'un siècle dont vous êtes le premier homme; enfin vous faites des vers, et assurément vous en faites plus que moi qui n'en peux plus et qui laisse là le métier.

Je n'ai point encore vu ceux dont vous régalez M. de Maurepas; mais j'avais déjà l'épître dont vous avez honoré le président de votre académie; ils sont très-jolis. Le *du Gué-Trouin* demi-homme et demi-mar-fouin est bien plaisant; mais l'épître *sur la vanité de la gloire et de l'intérêt* me charme encore davantage. Le portrait de l'insulaire

*Qui de son cabinet pense agiter la terre ,
De ses propres sujets habile séducteur ,
Des princes et des rois dangereux corrupteur , etc.*

est un morceau de la plus grande force et de la plus grande beauté. Tous les travers de l'homme sont fort bien touchés dans cette épître.

Des fous qui s'en font tant accroire
Vous peignez les légèretés;
De nos vaines témérités
Vos vers sont la fidelle histoire:
On peut fronder les vanités
Quand on est au sein de la gloire.

Je croirais volontiers que l'ode *sur la guerre* est de quelque pauvre citoyen, bon poète, lassé de payer

(*) La paix de Dresde, du 25 décembre 1746.

le dixième et le dixième du dixième, et de voir ravager sa terre; point du tout; elle est du roi qui a commencé la noise, qui a gagné les armes à la main une province et cinq batailles. 1747.

Sire, votre Majesté fait de beaux vers; mais elle se moque du monde. Toutefois qui fait si vous ne pensez pas tout cela quand vous écrivez? Il se peut très-bien faire que l'humanité vous parle dans le même cabinet où la politique et la gloire ont signé les ordres pour assembler des armées. On est animé aujourd'hui par les passions des héros; demain on pensera en philosophie. Tout cela s'accorde à merveille, selon que les roues de la machine pensante sont montées; et je vous assure que votre personne m'est la preuve de ce que vous daignâtes m'écrire il y a dix ans, sur la liberté de l'homme.

J'ai relu, il n'y a pas long-temps, ce petit morceau; il fait trembler; et plus j'y pense, plus je reviens à l'avis de votre Majesté. J'avais grande envie que nous fussions libres; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le croire. L'expérience et la raison me convainquent que nous sommes des machines faites pour aller un certain temps, comme il plaît à Dieu. Remerciez la nature de la façon dont votre machine est faite; je la remercie, moi, de ce qu'elle a été montée pour écrire l'épître à Hermotime.

*Le vainqueur de l'Asie, en subjuguant cent rois
Dans le rapide cours de ses brillans exploits,
Estimait Aristote et méditait son livre.*

*Heureux si sa raison plus docile à le suivre,
Réprimant un courroux trop fatal à Clitus,
N'eût par ce meurtre affreux obscurci ses vertus!*

1747. *Mais ce même Alexandre apaisant sa furie,
En faveur de Pindare épargna sa patrie.*

Personne n'a fait en France de meilleurs vers que ceux-là, et il y en a beaucoup dans cette épître qui ont autant de force, de clarté et d'élégance. Votre Majesté a déjà peut-être lu Catilina; elle verra si nos académiciens écrivent aussi bien qu'elle.

Grand merci, Sire, de ce que dans votre ode sur votre académie vous daignez employer dans les chutes des strophes les trois petits vers de trois pieds; c'est une mesure dont je croyais m'être seul servi. Vous la consacrez en l'embellissant. Je ne connais guère de mesure plus harmonieuse; il y a peu d'oreilles qui sentent ces délicatesses; votre géomètre borgne (1) dont votre Majesté parle, n'en fait rien. Nous sommes dans le monde un petit nombre d'adeptes qui nous y connaissons; le reste est profane. Il faudrait que tous les adeptes fussent à votre cour.

L E T T R E X C.

D U R O I.

Du 22 février.

Vous n'avez donc point fait votre Sémiramis pour Paris; on ne se donne pas non plus la peine de travailler avec soin une tragédie pour la laisser vieillir dans un porte-feuille. Je vous devine; avouez donc

(1) Ce géomètre borgne est *Léonard Euler*, l'un des plus grands hommes de notre siècle; il est très-vrai qu'il ne se connaissait pas en vers français.

que cette pièce a été composée pour notre théâtre de Berlin : à coup sûr , c'est une galanterie que vous me faites et que votre discrétion ou votre modestie vous empêche d'avouer. Je vous en fais mes remerciemens à la lettre , et j'attends la pièce pour l'applaudir , car on peut applaudir d'avance quand il s'agit de vos ouvrages. Il n'y a qu'une injustice extrême de la part du public ou plutôt les intrigues et les cabales qui peuvent vous enlever les louanges que vous méritez.

Voilà donc votre goût décidé pour l'histoire : suivez , puisqu'il le faut , cette impulsion étrangère ; je ne m'y oppose pas. L'ouvrage qui m'occupe n'est point dans le genre de mémoires ni de commentaires ; mon personnel n'y entre pour rien. C'est une fatuité en tout homme de se croire un être assez remarquable pour que tout l'univers soit informé du détail de ce qui concerne son individu. Je peins en grand le bouleversement de l'Europe ; je me suis appliqué à crayonner les ridicules et les contradictions que l'on peut remarquer dans la conduite de ceux qui la gouvernent. J'ai rendu le précis des négociations les plus importantes , des faits de guerre les plus remarquables ; et j'ai assaisonné ces récits de réflexions sur les causes des événemens et sur les différens effets qu'une même chose produit quand elle arrive dans d'autres temps , ou chez différentes nations. Les détails de guerre que vous dédaignez sont sans doute ces longs journaux qui contiennent l'ennuyeuse énumération de cent minuties , et vous avez raison sur ce sujet ; cependant il faut distinguer la matière de l'inhabileté de ceux qui la traitent pour la plupart

1747. du temps. Si on lifait une description de Paris où l'auteur s'amusa à donner l'exacte dimension de toutes les maisons de cette ville immense, et où il n'omit pas jusqu'au plan du plus vil brelan, on condamnerait ce livre et l'auteur au ridicule; mais on ne dirait pas pour cela que Paris est une ville ennuyeuse. Je suis du sentiment que de grands faits de guerre écrits avec concision et vérité, qui développent les raisons qu'un chef d'armée a eues en se décidant, et qui exposent pour ainsi dire l'ame de ses opérations; je crois, je le répète, que de pareils mémoires doivent servir d'instruction à tous ceux qui font profession des armes. Ce sont des leçons qu'un anatomiste fait à des sculpteurs, qui leur apprennent par quelles contractions les muscles du corps humain se remuent. Tous les arts ont des exemples et des préceptes. Pourquoi la guerre qui défend la patrie et sauve les peuples d'une ruine prochaine n'en aurait-elle pas?

Si vous continuez à écrire sur ces dernières guerres, ce fera à moi à vous céder ce champ de bataille; aussi-bien mon ouvrage n'est-il pas fait pour le public. J'ai pensé très-sérieusement trépasser ayant eu une attaque d'apoplexie imparfaite; mon tempérament et mon âge m'ont rappelé à la vie. Si j'étais descendu là-bas, j'aurais guetté *Lucrèce* et *Virgile*, jusqu'au moment que je vous aurais vu arriver; car vous ne pourrez avoir d'autre place dans l'Elysée qu'entre ces deux messieurs-là. J'aime cependant mieux vous appointer dans ce monde-ci; ma curiosité sur l'infini et sur les principes des choses n'est pas assez grande pour me faire hâter le grand voyage.

Vous

Vous me faites espérer de vous revoir : je ne m'en réjouirai que quand je vous verrai , car je n'ajoute pas grand'foi à ce voyage : cependant vous pouvez vous attendre à être bien reçu ;

1747.

Car je t'aime toujours tout ingrat et vaurien ,

Et ma facilité fait grâce à ta faiblesse ;

Jé te pardonne tout avec un cœur chrétien.

Le duc de *Richelieu* a vu des dauphines , des fêtes , des cérémonies et des fats ; c'est le lot d'un ambassadeur. Pour moi j'ai vu le petit *Paulmy* aussi doux qu'aimable et spirituel. Nos beaux esprits l'ont dévalisé en passant , et il a été obligé de nous laisser une comédie charmante qui a eu assez de succès à la représentation ; il doit être à présent à Paris. Je vous prie de lui faire mes complimens , et de lui dire que sa mémoire subsistera toujours ici avec celle des gens les plus aimables.

Vous avez prêté votre Pucelle à la duchesse de Wirtemberg ; apprenez qu'elle l'a fait copier pendant la nuit. Voilà les gens à qui vous vous confiez ; et les seuls qui méritent votre confiance ou plutôt à qui vous devriez vous abandonner tout entier , sont ceux avec lesquels vous êtes en défiance. Adieu ; puisse la nature vous donner assez de force pour venir dans ce pays-ci , et vous conserver encore de longues années pour l'ornement des lettres et pour l'honneur de l'esprit humain !